

CHAPITRE II

J'ai été grognon toute la journée. Mon échec me contrariait. Habituellement, tout se passait bien. Je les baisais, elles étaient contentes, on se revoyait, encore d'autres étreintes, souvent fugaces, mais qu'importe... on y trouvait notre compte... J'avais les souvenirs de soirées, de nuits torrides...

Heureusement que pour remplir des machines, il ne faut pas avoir l'esprit clair, parce que certains matins, après avoir passé la nuit à baiser, j'avais la tête ailleurs. Mon univers, c'était ça. Des nuits passées dans une chambre d'hôtel, de motel, à baiser avec des femmes qui avaient raconté un mensonge à leur mari pour venir avec moi. Elles racontaient qu'elles allaient enterrer une tante ou aider une amie dans la détresse, alors qu'elles venaient se faire rebondir sur ma queue.

J'ai passé la journée à tourner dans la ville de Gardech. Petite bourgade paisible de province, trois mille habitants. J'ai fait douze entreprises. La routine. Rien à lever.

Chaque fois, je faisais, entreprise par entreprise, un rapport sur mon ordinateur portable. Les premiers temps, je l'imprimais, mais à présent, grâce au Wi-Fi, je l'envoyais quand j'étais à une borne.

Ça n'avait pas été une bonne journée.

Le lendemain, je devais me rendre à Telras. A une quarantaine de kilomètres. J'ai hésité entre coucher à Gardech et aller tout de suite à Telras. Et puis, j'ai pensé à l'*Hôtel des Fleurs* de Mordec, à mi-chemin entre les deux... Ça faisait un bon moment que je n'y avais pas séjourné. Il était tenu autrefois par un vieux couple, je me souvenais de la bonniche qui y travaillait. Une petite blonde

plutôt dégourdie, que je ne laissais apparemment pas indifférente. C'était peut-être la possibilité de me rattraper. Je vivais très mal mon fiasco.

J'ai fini ma journée à seize heures, après avoir changé quelques pièces sur une machine. Le temps de taper mon rapport, de l'envoyer par la borne Wi-Fi de l'entreprise où je me trouvais. J'avais une réputation de bosseur, sérieux, efficace. C'est vrai que j'aimais mon travail, que j'étais consciencieux. C'est vrai aussi que je voulais donner de moi une image lisse, pour mieux me consacrer à l'aspect le moins avouable de ma vie : la chasse à la femme.

Mordec était la quasi-copie de la ville que je venais de quitter, une petite bourgade avec une zone industrielle attractive. *L'Hôtel des Fleurs* était un petit établissement, une dizaine de chambres, façade peinte de blanc, volets vert printemps, qui faisait petit déjeuner, déjeuner, pension, le tout à prix réduit. Un établissement typique de la province.

J'ai repris mon sac, pénétré à l'intérieur. C'était l'heure creuse, tout était vide, silencieux. Le hall d'entrée était comme dans mon souvenir, vaste, avec un sol caoutchouté. A gauche, le restaurant ; en face, l'escalier vers les chambres ; à droite, le bar. Là où, sauf erreur, se trouvait le comptoir de la réception. C'est là que je pourrais prendre ma clef, et éventuellement un verre.

J'avais toute ma soirée de libre, rien à faire. Je savais déjà qu'il y avait de bonnes chances que je me rende dans le quartier de la gare. Cinq ou six filles y faisaient le tapin, j'avais besoin de soulager l'insatisfaction que j'avais traînée toute la journée.

Je me suis figé en pénétrant dans le bar. Une femme, qui me tournait le dos, était en train de changer de tenue. Elle n'a pas perçu ma présence : elle portait un lecteur mp3 autour du cou, oreillettes enfoncées dans les tympans, et elle fredonnait. Elle portait un jogging, pantalon et haut ; sur une chaise, à côté d'elle, s'étalait un tas de vêtements.

Sous le jogging, elle était nue. Sa peau luisait de transpiration. Elle venait sans doute de courir. C'était une sportive, au corps ferme, sans trace de graisse superflue. Et elle était très grande : sur des talons, elle devait atteindre le mètre quatre-vingt-cinq. Je me rinçais l'œil : silhouette longue, dos large, musclé, croupe haute, bien pleine, taille fine, hanches marquées. Elle avait apparemment peu de poitrine. Je ne voyais pas son visage.

Ce qui m'a sauté aux yeux, cependant, ç'a été ses cheveux très très courts. Plutôt rare chez une femme. Elle a attrapé une ser-

viette, s'est bouchonnée, comme on le fait à un cheval. Elle se frottait sur tout le corps. Toujours inconsciente de ma présence, elle continuait à écouter sa musique en ondulant doucement. A ce moment, je me suis mis à la désirer violemment. Il y avait quelque chose de simple, de sensuel, dans le mouvement de hanches qui l'agitait pendant qu'elle continuait à s'essuyer.

Elle a jeté la serviette-éponge sur une table, près d'elle. Sur le tas de vêtements, elle a pris un soutien-gorge crème. Elle l'a ajusté sur ses seins, l'a agrafé dans son dos. Un slip de la même teinte est remonté le long de ses jambes, pour masquer son cul. Puis elle a déployé un tissu noir, une robe, qu'elle a accrochée à ses épaules, avant de la faire descendre le long de son corps. Sans aucun doute, un strip-tease à rebours est aussi excitant que le contraire.

Sa robe de laine noire, qui lui arrivait au genou, lui allait parfaitement, mettant en valeur son corps, la collant sans la serrer. Elle s'est calée sur une chaise pour finir de se vêtir... Elle a attrapé une petite boîte ; j'ai cru qu'elle contenait un collant, avant de me rendre compte qu'il s'agissait de bas... Elle a tendu sa jambe devant elle, dans un geste gracieux... La robe s'est retroussée toute seule, dévoilant une longue cuisse. J'en avais la bouche sèche. Mon désir, que j'avais cru oublié, remontait de plus belle... On ne peut pas effacer ce qu'on a en soi, on peut juste faire semblant. J'avais une envie folle de poser mes mains sur elle.

C'était un beau cadeau qu'elle me faisait, ce strip-tease à l'envers. En même temps, il me faisait du mal. C'est en fermant la boucle de ses escarpins sur ses chevilles qu'elle s'est rendu compte de ma présence. Surprise, elle s'est figée, avant de me faire un sourire.

— Vous en avez bien profité ?

Je me suis senti devenir tout rouge. Et encore plus quand je me suis aperçu que mon érection devait être apparente. D'ailleurs, à l'instant où je pensais ça, son regard s'est porté vers mon pantalon. Elle a eu comme une moue d'appréciation, avant de dire :

— Vous voulez une chambre ?

Elle s'est dressée de toute sa hauteur. Elle me faisait face, je me rendais compte à quel point elle était belle. Ses cheveux trop courts n'enlevaient rien à son charme ; au contraire, ils mettaient en valeur l'extraordinaire pureté de ses traits.

Quand elle est passée près de moi, elle a posé sa main sur mon pantalon, et, de sa paume, a enveloppé ma queue et mes couilles... Elle a eu un geste de frôlement, de massage...